

a donné des ordres tels que s'il prenait envie aux Parisiens d'essayer du combat après l'attentat odieux du monstre qui s'est inspiré de leurs fureurs, ils vissent tout de suite qu'il est plus facile d'assassiner un roi dans sa garde-robe que de vaincre en plaine de véritables soldats.

La délibération des seigneurs catholiques se poursuit donc en sûreté où nous avons dit. C'est une grave question qui s'agit là. La mort de Henri III. soulevait toute entière la question de succession à la couronne. La déchéance avait été prononcée à Paris et dans toutes les villes soumises à l'union. Le trône était naturellement en vacance. Quelle résolution va être prise ? Deux des grands principes constitutifs de cette société, le catholicisme et la légitimité, sont en présence : lequel des deux l'emportera ? N'est-il pas à craindre que, dans ce débat, les prétentions de la féodalité venant à se réveiller, tous ces seigneurs ne songent à recommencer à leur profit le démembrement du royaume, et à faire ce que leurs pères ont fait vers la fin de la race carolingienne ?

On comprendra très bien les inquiétudes de Henri pendant cette délibération. Hier Valois, avant que son agonie commençât, l'a bien désigné comme son successeur ; il a même exigé que chacun des gentilshommes présents à ses derniers momens le reconnût pour roi et comme tel lui prêtât serment de fidélité ; mais le maréchal d'Amont et trois ou quatre officiers ont seuls obéi à cet ordre de leur maître mourant ; les autres ont juré si bas, s'ils ont juré, que le royal agonisant s'est imaginé, ne les entendant pas, qu'il commençait à perdre l'usage de ses sens. Ensuite, quand Portail, le médecin de la chambre a fait voir le cri fatal : "Le roi est mort !" une seule voix a répondu : "Vive le roi !" et encore l'on a entendu dans le groupe de courtisans formé autour de d'Epéron, cette question malséante : "Quel roi ?" Qui ne sait aussi que dans le même groupe les paroles suivantes ont été échangées : "La royauté peut bien rester quelque temps en jachère.—La Ligue a son lieutenant-général....Ayons aussi le nôtre en attendant mieux !"

Tout cela était bien menaçant pour la royauté nouvelle, et l'on ne s'étonnera pas que Henri, suivi de ses plus fidèles compagnons et revêtu d'un habit de deuil confectonné à la hâte, se soit mis de bonne heure en campagne à la quête des suffrages. Saucy s'est fait fort de lui conserver les Suisses, il veut avoir s'il y peut compter, et puis il a un mot à dire aux troupes qui gardent la tête du pont : Crillon les commande. Le Béarnais n'a pas de grands frais à faire pour gagner celui-là. Il le connaît ; ses moyens de séduction sont tout trouvés : il lui mettra la main sur l'épaule, le nommera son brave et son compère, et lui parlera des grandes batailles qu'il espère gagner avec l'aide de son épée. Il sait que le soldat à qui plus tard il apprendra d'une manière si originale, la victoire d'Arques (1), se pendrait plutôt que de remettre cette épée au fourreau, la veille d'en faire bon usage.

Tandis que le nouveau roi fait le mieux qu'il peut ses affaires et paie de sa personne, aussi bien dans cette circonstance que dans toutes les autres, trois personnages allant et venant dans la cour qui précède l'entrée de la maison de Guily, et se tenant à l'ombre de ses quatre tilleuls, causent ensemble de la catastrophe d'hier, et de leurs craintes et de leurs espérances d'aujourd'hui. Ils s'arrêtent quelquefois pour regarder Paris, alors qu'une bouffée de vent leur apporte distinctement le

(1) Pend-toi, brave Crillon, nous avons combattu à Arques et tu n'y étais pas.

bruit de ces cloches qui sonnent à grande volée en signe de réjouissance et comme aux jours des fêtes carillonnées. Quelquefois aussi ils écoutent du côté du camp, espérant que quelque chaude acclamation de vive le roi ! leur apprendra le succès des démarches que tente le Béarnais ; le plus souvent ils jettent un regard inquiet sur le logis où les principaux chefs délibèrent.... Ces trois hommes sont tout entiers, corps et cœur, au nouveau roi. Ce sont d'abord MM. de Rosny et d'Aubigné ; ils ont devancé Bourbon pour savoir si l'on s'entend dans le conciliabule des catholiques ; et ayant trouvé à la porte un bourgeois de Paris bien connu pour son dévouement à la cause royale, ils ont mis pied à terre ; et laissant leurs chevaux à la garde d'un valet, ils s'enquièreurent auprès du paisien de l'état de la grande ville, attendant, d'Aubigné, qu'il sache à quoi s'en tenir sur les véritables dispositions des seigneurs catholiques, et Rosny, qu'il puisse faire pénétrer dans leur assemblée quelques unes de ces paroles de transaction dont il a le secret, qu'il apporte de la part de son maître, et qui peuvent décider plus d'un esprit encore flottant.

Quant à l'homme venu de Paris, c'est tout simplement Jean Passerat, un savant en linguistique latine, un ancien professeur du collège royal, dont les troubles de la Ligue ont suspendu le cours, et qui se console de la perte de ses appointemens par ses études sur Plaute et par des épigrammes très acérées contre l'usurpation de Mayenne, les sottises furieuses des Seize et les intrigues espagnoles, épigrammes qu'il va réciter, le soir, aux réunions que le chanoine Gillot tient dans sa maison du quai des Orfèvres. C'est là que se rencontrent Le Roy, Nicolas Rapin, Palou, Florent Christiern, cette troupe choisie d'hommes lettrés, nourris de la culture grecque et latine, et qui conservent les vraies traditions de la raison, du cœur et de l'esprit de la France ; c'est de là que sortira cette formidable machine de guerre, nommée la *salvyre Ménipée*, qui fit pleuvoir sur la Ligue le feu grégeois du sarcasme, du ridicule et de la moquerie, et avança plus le triomphe du droit, de l'ordre et de la raison, que les trois *couleuvrines* qui tirèrent, chacune deux fois, à la bataille d'Ivry.

Maître Passerat, s'échappant de Paris, est parvenu à Saint-Cloud à grand-peine pour faire offre de ses services aux deux rois. La tragédie d'hier l'a empêché de parvenir auprès de ceux qui pouvaient, dans l'un et l'autre camp, répondre à ses avances et le mettre en rapport avec les princes qu'il a toujours si fidèlement servis. Or, sa joie a été bien vive en rencontrant ces deux gentilshommes, qui ont été à même de le connaître et d'apprécier son entier dévouement à la cause royale, et sa profonde aversion contre toute usurpation de l'étranger, qu'elle vint de Madrid ou de Lorraine. En effet, d'Aubigné, qui se piquait de cultiver les lettres, avait suivi quelque temps son enseignement, et s'était mêlé à son nombreux auditoire, où figuraient beaucoup de membres du parlement, et où ne manquaient jamais de se trouver ses émules et ses amis Rosny, Balif et les autres. Quant à M. de Rosny, il l'avait rencontré en la maison du maître des requêtes, Henri de Mesmes, le protecteur et l'ami de cette muse caustique que n'ont pu éteindre les lourdes scholies, et qui s'élançait, semillante et légère, du fatras des plus obscurs commentateurs.

— Narnibleu, messire Jean, notre ami, disait M. d'Aubigné au protecteur, je ne m'attendais guère à vous trouver à la porte du logis. Y venez-vous donc étudier le nouvel argument de la Sorbonne, mon maître ?

— Hélas ! monsieur, répondit Passerat, la larme à l'œil, je m'afflige et m'indigne comme le doit faire tout cœur français, de voir l'état de ce pays : ses lois violées, ses franchises perdues, le crime érigé en vertu, le manteau de la religion changé en une cape à l'espagnole. O Paris, s'écria le poète, donnant cours à cette indignation qui depuis longtemps l'obsédait, et étendant sa main vers la cité rebelle, ô Paris, qui n'est plus Paris, mais une caverne de bêtes farouches, une citadelle de soudards tyranniques, une retraite de voleurs, meurtriers et assassins, ne veux-tu jamais te ressenteir de ta dignité et te souvenir qui tu as été, au prix de ce que tu es ? Ne veux-tu jamais te guérir de cette frénésie, qui, pour un légitime et gracieux roi t'a engendré cinquante royautes et cinquante tyrans ! te voilà aux fers... Tu n'as pu supporter quelques nouveaux édits qui ne t'importaient nullement, et tu endures qu'on fasse de tes maisons des casernes, qu'on te rançonne jusques au sang, emprisonne tes sénateurs, qu'on chasse et bannisse tes bons citoyens et conseillers, tu le vois et tu t'endures, tu ne l'endures pas seulement, mais tu l'approuves et le loues, et n'oserais et ne saurais faire autrement ! tu n'as pu supporter ton roi si débonnaire, si facile, tu l'as chassé de sa ville, de sa maison, de son lit, tu l'as poursuivi, tu l'as assassiné...Maintenant tu canonises l'assassin et fais des feux de joie de sa mort... et tu verras bientôt combien cette mort t'a profité...ô fête mémorable des barricades que tes furies et tes octaves sont longues (1).

— Il est bien temps, en effet, que Paris prenne de nos almanachs, disait d'Aubigné en riant ; mais, bast, le temps n'est pas encore venu où il changera de patrons... N'a-t-il pour subvenir à ce grabuge que vous ? tout-à-l'heure, vous signaliez avec tant de chaleur, la présence de son élu M. de Mayenne, lieutenant-général, en attendant mieux, et la promesse des états-généraux qui viendront régler et terminer toute chose en question.

— Les états-généraux ! nous n'en aurons que le semblant quand on se décidera à les réunir, comme nous avons le semblant d'une royauté, d'une justice et d'un Etat. Avec les véritables on craindrait trop que quelqu'é-tourdi ne vint dire des vérités à notre quasi-roi et le gratter où il ne lui demanderait pas. Qu'aurait-il à répondre à qui lui parlerait ainsi ? Par Notre Dame, monsieur, vous nous l'avez haïlé belle ; vous voulez toujours filer votre lieutenant et continuer cette puissance souveraine que vous avez usurpée. Mais nous y voulons mettre fin, et en ce faisant mettre fin à nos misères. On ne vous l'avait conférée qu'*ad tempus*, jusqu'à ce qu'autrement par les états généraux il y eût été pourvu. Tellement qu'il est temps qu'en soyez démis et dépouillé et qu'aviez à prendre un autre gouvernement et un autre gouverneur ; c'est assez vécu en désordre. Voulez-vous que pour votre plaisir et pour agrandir vous et les vôtres contre droit et raison, nous demeurions à jamais misérables ? voulez-vous achever de perdre ce qui reste ? jusques à quand serez-vous subsistant de notre sang et de nos entrailles ? quand serez-vous saoul de nous manger pour vous faire vivre à votre aise ? Ne songez-vous pas qu'avez affaire aux Français ? c'est-à-dire à une nation belliqueuse qui est quelque-fois facile à séduire, mais qui bientôt retourne à son devoir et surtout nime ses rois naturels et ne s'en peut passer ? Vous serez tout étonné quand vous vous trouverez abandonné de nos bonnes villes...

Vous verrez tantôt l'un, tantôt l'autre de ceux que vous pensez vos plus familiers qui

(1) Satire Ménipée.